

Souvenez-vous, Bizuts !!!

Lorsqu'on veut raconter aujourd'hui des anecdotes vieilles de cinquante ans, on prend le risque qu'un jeune lecteur ne puisse comprendre la place qu'elles tinrent, éventuellement, dans la vie de leurs protagonistes d'alors.

C'est que, si la variété des psychologies humaines reste la même, la culture qui les baigne a subi de véritables révolutions : un enfant de 10 ans a aujourd'hui connu, à la télévision et sur Internet si ce n'est dans les expériences de vie réelle auxquelles les adultes l'ont laissé exposé, des situations dont ses grands-parents n'ont peut-être encore aujourd'hui qu'une connaissance limitée. Il doit être pour cet enfant difficile de croire que, à son âge, de très nombreux anciens n'avaient jamais vu ni la mer ni la ville, jamais connu de personnes divorcées, jamais entendu trop de trivialités..., toutes expériences qui attendaient souvent le moment de l'Internat ou celui du service militaire pour se révéler plus largement.

Bref, un jeune d'aujourd'hui doit difficilement concevoir qu'une bonne partie de ses anciens aient été de si durables « puceaux en tout ».

C'est ce risque d'incompréhension que je prends donc en évoquant ici certains souvenirs indélébiles qu'ont laissés en nous nos années d'études.

Pour les écoliers des années cinquante, ces souvenirs indélébiles sont d'encre violette ou de poussière de craie, de jeux de billes dans la cour de récréation, de la peur du maître ou de la joie de recevoir des bons points pour le travail fourni.

Pour ceux qui ont poursuivi des études supérieures, le souvenir ultérieur le plus marquant est souvent celui des classes de « Prépa » : l'on se rappelle à coup sûr les longues journées de travail intense, récompensées par un 3/20 au devoir suivant, les cours de maths où la moindre minute d'inattention se payait d'un décrochage quasi-total jusqu'au bout des deux heures, l'impression d'être vraiment nul, après les années de secondaire où l'on semblait le petit dieu du lycée... Mais on se remémore aussi l'admiration ressentie pour des professeurs de qualité inaccessible, la jubilation devant la beauté d'une solution mathématique, et les délires d'une bande de copains, unis par le même niveau de leurs notes (mis à part le 8/20 du génie de la classe), par le goût des beaux raisonnements et des jeux intellectuels, par les parties de bridge expérimental ou de billard théorisé à « la Cigale » (bistrot du bas de la Rue de Montfort, aujourd'hui disparu), et par l'illusion que le monde serait à eux après les concours.

Dans ces souvenirs durables de « Prépa », il est surprenant qu'il ne reste pas grand'chose du bizutage : lors des retrouvailles entre anciens condisciples, on ne fait d'ailleurs guère référence à cet épisode, qui fut pourtant un moment marquant. Pour en retrouver une évocation, il faut vraiment battre le rappel des souvenirs, s'aider de rares photos, trouver sur Internet quelques témoignages publiés.

Impossible aussi, dans cet effort de mémoire, de compter sur les témoignages des rares filles présentes en Prépa à cette époque (3 filles pour 43 garçons dans ma classe de Math Sup de 1959-60), ni sur les souvenirs des élèves externes : en effet, le bizutage, ne touchant pas les heures de cours et ne pouvant tourner à la séquestration, effleurait seulement les externes, et les filles se trouvaient doublement protégées : par leur statut d'externe, justement, et par un traitement de faveur sexiste leur épargnant les violences physiques et les situations gênantes. Nos bizutes ne connaissaient donc du bizutage que ce qu'elles admettaient de subir par esprit d'équipe ou envie de s'encanailler (déguisements, chansons et sorties en ville...).

Les vrais souvenirs de bizutage, on l'a compris maintenant, concernent en fait les pauvres garçons de classes de Prépa que le Lycée hébergeait en internat,... c'est-à-dire tout de même la majorité des élèves de l'époque.

Que revoit-on alors ?

- Un troupeau de jeunes élèves affolés, sur lesquels vocifèrent du matin au soir quelques brutes semblant détenir sur eux, non seulement la puissance d'une Tradition irrésistible mais aussi l'autorité de l'Administration du Lycée ...

- Des épreuves physiques redoutables : les longues séances de pompes, les « sinusoïdes » passant sur et sous les tables et les chaises, les « spirales » enroulant les files de bizuts autour du tronc des arbres de la cour, les « courses de chars » où les chars sont des bizuts en portant d'autres, les escaliers montés sur les mains ou sur les genoux, le « culage » à coups de ceinture, et les marches en canard des files de bizuts imbriqués les uns dans les autres dans une position inspirée du Kamasoutra...



- L'obligation de partager un langage inconvenant, d'apprendre et de chanter à tue-tête des chansons de corps de garde, de déclamer de curieuses déclarations d'amour, de s'adresser dans la rue aux filles ou aux commerçants pour des démarches incongrues ...

- Des nuits écourtées par des réveils brutaux, des temps de repos volés, des quolibets, des punitions arbitraires trouvées dans la liste ci-dessus des épreuves physiques, une insécurité de tous les instants (hors des cours, lesquels semblaient donc de trop modestes havres de paix)...

- Et une tenue ridicule et malcommode (les blouses boutonnées devant-derrrière), l'immersion dans un nouveau langage inconnu mais obligatoire, où l'on pschitte pour approuver, où l'on bzzzutte pour conspuer, où l'on doit allégeance au Z, au ZH, au VZH, au KS et autres notables, où l'on « fouette » et où l'on « jouit », où l'on met les pieds à Pi sur 2, où l'on « bande » et l'on « fixe » pour prendre ses marques dans les files et les colonnes... Et des références à la vie militaire et/ou à une Ecole Polytechnique fantasmée (marche au pas cadencé, saluts, bicorne ou calots sur la tête, pièce d'artillerie de théâtre...).

Les quelques 6 semaines de ce régime semblaient, on le comprend, bien longues aux pauvres bizuts dont beaucoup devaient déjà s'adapter à un premier internat, à des séparations sentimentales, à la difficulté des études, à la perte apparente de leur statut d'excellents élèves de secondaire, à l'appréhension des impitoyables concours à venir...

La photo 4 ci-dessus, qui montre le dernier jour de bizutage des Maths Sup de Chateaubriand (classe de Monsieur Crenn) en 1960, est assez illustrative de l'état physique et psychique des intéressés.

Tout cela était-il donc si odieux ? Les bizuts en tiraient-ils la sensation d'un grave traumatisme ?

O complexité de la psychologie humaine, la réponse est non. En tout cas, la photo n° 3, qui montre un autre aspect du dernier jour de bizutage (il s'agit cette fois de ma classe en novembre 1959), ne dégage, c'est le moins qu'on puisse en dire, nulle terreur, nulle tristesse, nul abattement ...

On pourra penser que c'est la fin du calvaire qui nous réjouissait ainsi ce jour-là, tant il est vrai que recevoir des coups de marteau fait du bien quand ça s'arrête.

Mais, bien avant cette délivrance, les séances de chorale étaient devenues de grands moments de jubilation, où les anciens timides incapables d'un mot inconvenant, hurlaient désormais gaillardement, en inventant de nouvelles polyphonies, les versions intégrales des chansons paillardes les plus lestes... Et les démarches incongrues auprès des filles ou des commerçants de la ville, sous le couvert des obligations du bizutage, n'étaient pas totalement dépourvues de charme...

Je n'ose cependant citer, comme exemple de satisfaction, celle que pouvait procurer le « jour de l'inversion » : ce jour où, sensiblement à mi-parcours du bizutage, les bizutés devenaient pour 24 heures les bizuteurs de leurs bizuteurs. En matière de satisfaction, m'en souvient-il, c'était celle de la vengeance sur les plus actifs des tortionnaires, et cette vengeance n'était pas plus tendre malgré les représailles encore possibles...

Ce qui limitait encore le traumatisme infligé aux psychologies les plus fragiles, c'était aussi une certaine mesure ou plutôt une mesure certaine dans les connotations sexuelles des épreuves subies : loin de ce qui se disait des bizutages en Médecine ou aux Beaux Arts, il n'y eut jamais de nudité, d'exhibitions forcées, d'actes réels ou simulés (pour obtenir par exemple, comme aux Beaux Arts, du vert à partir de bleu et de jaune). A part quelques allusions sémantiques (les initiés sauront dénommer comme il se devait une « erreur dans un calcul numérique » ou l' « hommage apporté à la coiffure du chef de classe ») et quelques questions sur la technique de base d'un baiser d'amoureux, il n'y avait rien de malsain sur ce plan.

Par ailleurs, point fort important, l'alcool ne tenait aucune place dans le bizutage. Quant aux drogues, il n'en était même pas question dans l'établissement.

On verra enfin, sur les photos prises en novembre 1960, que la sortie dans les rues de Rennes n'avait rien d'un déchaînement incontrôlé (p14, n°1).

Finalement, s'il fallait résumer l'impression globalement ressentie à l'époque et ce qu'il en reste en moi aujourd'hui, je retiendrais surtout une image de dureté physique et de déstabilisation.

Ce bizutage serait-il tombé sous le coup de la loi du 17 juin 1998 si elle avait été applicable ? Pour confirmer formellement au lecteur le grand cas que je fais de ce texte, j'ai pris soin depuis le début d'adopter l'orthographe sans « h » en usage dans les textes officiels, malgré mon réflexe contraire.

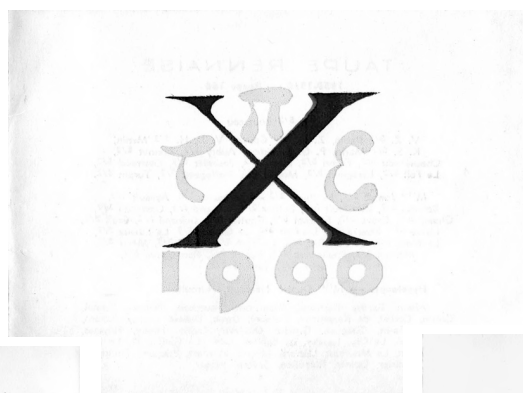
Et quant au fond ? Pour répondre à l'importante question posée, il faudrait y voir clair dans les notions de « violences » de « menaces », d' « atteintes sexuelles », d' « actes humiliants ou dégradants » évoquées par la loi, et qualifier en ces termes les différents aspects de ce que nous avons connu. La diversité des psychologies ferait la diversité des appréciations. Je me bornerai pour ma part à remarquer lâchement que le bizutage des Maths Sup au Lycée Chateaubriand de Rennes en 1959 et 1960 n'était, ni une abomination, ni une franche rigolade. Dans ces conditions, la vraie bonne question est celle de l'utilité, je n'essaierai pas d'y répondre.

En tout cas, ce n'est ni aux bizutés ni aux bizuteurs que je dédie, avec émotion, la présente et modeste remémoration, mais à Monsieur Crenn et Monsieur Pechmajou, nos profs de maths de Math Sup et Math Spé en ces années-là.

Yvon Mogno

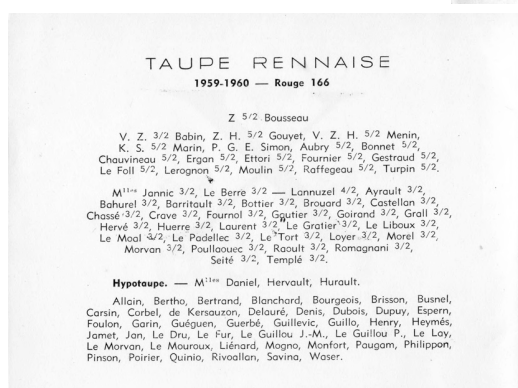
(clichés : coll. Y M)

▼ 1959-1960 ►



1960-1961 ▼

(cf. page 23)



Cartons
de la
Taupe rennaise

(sans jaune et rouge hélas !)

